

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



3 - Les compagnons de l'horloge-pointeuse (Éd. Québec-Amérique) de Marilú Mallet

Gilles Cossette

Number 25, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

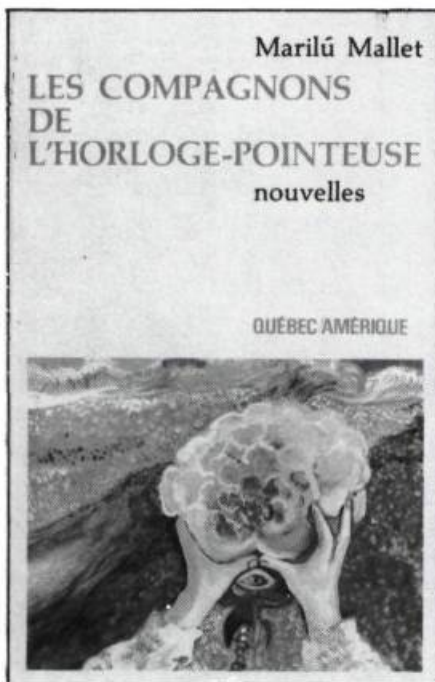
Cossette, G. (1982). Review of [3 - Les compagnons de l'horloge-pointeuse (Éd. Québec-Amérique) de Marilú Mallet]. *Lettres québécoises*, (25), 33–34.

3- Les compagnons de l'horloge-pointeuse

(Éd. Québec-Amérique)
de Marilú Mallet

Marilú Mallet, comme Pierre-Paul Karch, parle de l'horreur. Son point de vue, son attitude et son ton n'ont cependant rien à voir avec ceux de Karch et des écrivains qui concocent, avec tout le raffinement et toute l'ingéniosité dont ils sont capables, ces histoires de croque-mitaine pour adultes qui constituent le domaine du fantastique de terreur. Marilú Mallet est un écrivain authentique, cela saute aux yeux dès les premiers paragraphes, mais c'est de la réalité qu'elle parle, d'une réalité, hélas, trop tangible et trop visible. Car Marilú Mallet est Chilienne et ne vit au Québec que depuis quelques années. Dans *Les compagnons de l'horloge-pointeuse*, aux éditions Québec-Amérique, elle a voulu montrer le Chili, à travers la subjectivité de cinq personnages dont les différents points de vue permettent de cerner la réalité chilienne.

La première vision est celle d'un modeste employé de manufacture, obèse, naïf et généreux, qui, entendant parler d'une inondation dans un village éloigné de Santiago, s'émeut et passe tout naturellement à l'action, organisant des secours. C'est d'abord un Chili pittoresque, insouciant et bon enfant que présente Marilú Mallet, ironiquement et tendrement. Dans la deuxième nouvelle, *Le cul-de-sac*, le Chili est vu par les yeux d'une jeune diplômée d'université qui a enfin trouvé un poste au ministère de la Culture. Ici le ton change. Le pittoresque se transforme en caricature, l'ironie devient dérision, la tendresse se transforme en une amertume mesurée mais intarissable. On ne s'en rend compte que progressivement, car le milieu décrit est une faune colorée, fort divertissante. Les bureaux du ministère, les restaurants et les bordels



avoisinants sont le théâtre de folies que Marilú Mallet narre avec brio, à coup de petites phrases impitoyables, claquemements de fouet rageurs. Elle fait éclater l'incurie du gouvernement, la monstrueuse fainéantise et l'incompétence des fonctionnaires, leur sottise, leur médiocrité, le ridicule et la futilité de leur agitation. Puis, c'est tout l'ordre social qu'elle dénonce quand une tentative de coup d'état vient arracher les fonctionnaires à leur routine. Les militaires tirent sur les passants, les chauffeurs d'autobus sont en grève et la jeune fonctionnaire, qui doit marcher onze kilomètres pour rentrer chez elle, vit au quatorzième étage d'un immeuble sans ascenseur « parce que le seul fabricant de pays avait décidé de fermer ses portes quand le gouvernement avait changé ». Le récit devient saisissant lorsque la jeune femme, fuyant les militaires avec son amie Lucrecia, se réfugie dans un petit abri dissimulé

d'où, tremblantes, elles entendent ce dialogue des militaires en chasse :

- *Il n'y a personne ici . . .*
- *Quand il n'y a pas de putes, il y a des chats ou alors c'est vide. On ne peut même pas faire peur à personne. J'ai une de ces envies de torturer quelqu'un, moi ! (p. 41)*

La jeune fonctionnaire poursuit le récit de ses mésaventures avec une retenue émouvante et quelque peu insolite : elle raconte comment elle a été capturée et torturée.

Dans le *Voyage à l'extrême* et *Les chapeaux vietnamiens*, Marilú Mallet fait voir le Chili qu'ont connu deux terroristes qui ont été emprisonnés, torturés et qui ont dû, quand ils ont voulu sortir du pays, vivre l'expérience kafkaïenne des interminables formalités sans lesquelles un Chilien qui est « fiché » ne peut pas émigrer. Le monologue d'Antonio, protagoniste du *Voyage à l'extrême* est empreint d'un humour douloureux mais celui de Vera, hors-la-loi parce qu'il a participé à la fabrication de « chapeaux vietnamiens », bombes rudimentaires, n'est plus qu'une déposition monocorde, d'une gravité poignante.

How are you ?, enfin, présente le point de vue de Marcia, jeune Chilienne réfugiée au Québec, où elle essaie de refaire sa vie. Un jour, son ami Casimir, un jeune Polonais qu'elle a rencontré aux cours d'anglais, l'interroge sur le coup d'état au Chili.

Moi, comme d'habitude, je répondais : les multinationales, l'impérialisme . . . Un petit pays pauvre n'a pas le droit de décision. Il me parlait

de la Pologne, l'occupée, la divisée, la démembrée durant des siècles. Elle a même été effacée de la carte à un moment donné. Je l'écoutais qui m'attaquait en disant que le socialisme, c'était se battre pour la paranoïa quotidienne, pour le pouvoir des fonctionnaires. J'en ai pardessus la tête de ces discussions. Je ne répondais pas, il ajoutait :

— . . . d'un côté, les multinationales, mais de l'autre . . . Dans le fond, vous avez copié nos erreurs.

Marcia, pour le moment, veut oublier le Chili et découvre le Québec, qui lui apparaît d'abord comme le pays de la froidure et de la froideur :

Nous nous sommes rencontrés à l'école des langues. Un regard en passant et la classique conversation sur la météo : la neige pendant sept mois, le vent glacé qui transperce . . .

— *Et le monde d'ici, tellement simple . . . Ils ne s'intéressent à rien ni à personne pour ne pas se compliquer la vie. (p. 69)*

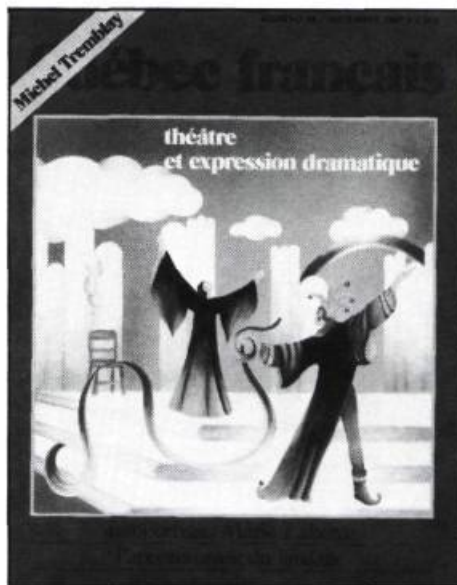
Casimir, qui connaît les grands froids de la Pologne, prétend qu'il fait plus froid à Montréal qu'en Sibérie et explique à Marcia comment mettre son écharpe, son bonnet, ses gants. Il lui apprend « qu'il ne faut pas s'écraser le nez sur le métal car il peut rester collé là . . . ».

Le Chili, et les brûlures de cigarettes qu'elle a sur la poitrine, Marcia commence à les oublier, un soir, avec Casimir, dans une petite chambre de la rue Saint-Laurent. Le Polonais et la Chilienne se détendent enfin, un moment, et Marilú Mallet, le temps d'un paragraphe, se met à écrire comme André Major :

Je ne disais rien. Je me laissais aller au moment ; la neige et le vent glacé dehors alors que nous étions tous les deux réfugiés bien au chaud sur le bord du lit, mais pour des raisons peut-être contraires. Je me serais enfuie mais nous nous sommes embrassés à n'en plus finir de désespoir et de solitude. Je tremblais. (p. 78)

Marilú Mallet, elle aussi, parle de ceux qui ont froid, de ceux qui ont faim et soif de justice.

Connaissez-vous Québec français?



Axes de réflexion:

- Littérature québécoise
- Langue et culture
- Pédagogie du français

Revue fondée en 1974.

Quatre numéros par an.
Chaque numéro : 88 p.

Quelques numéros récents:

- n° 43 Dossier littéraire: Marie-Claire Blais
Faire écrire en classe
- n° 44 Dossier littéraire: Michel Tremblay
Le théâtre à l'école
- n° 45 Dossier littéraire: Victor-Lévy Beaulieu
L'enseignement de la littérature
(Parution en mars 1982)

Coupon d'abonnement

Nom:

Adresse:

..... Code postal

Les anciens numéros sont vendus au prix unitaire de 3\$.

Joindre un chèque de 10 \$ pour un abonnement d'un an. Renvoyer à:
Québec français, C.P. 9185, Québec G1V 4B1